

Le Père Joseph Wresinski, fondateur d'Atd Quart Monde

UNE VIE, NOTRE VIE

Extraits d'interviews du père Joseph réalisés en 1987.

La première édition de ce livret est parue en 1989 pour les délégués du Quart Monde qui se rendirent à Rome pour rencontrer le pape Jean-Paul II.

*Le monde changera un jour,
parce que le message
des enfants de la misère
sera entendu,
et parce que ceux-ci
prendront leur destin en main.*

*Raymonde nous le rappelle :
« Quand je serai grande,
je ferai comme toi,
j'apprendrai aux enfants
à lire et à écrire. »*

*Le monde changera un jour.
Une nouvelle humanité sans misère
verra le jour
puisque nous le voulons.*

Père Joseph Wresinski
Extraits de « Paroles pour demain »

La promesse du Père Joseph

« Je vous ferai monter les marches de l'Élysée, de l'ONU et du Vatican ». Le Père Joseph a fait cette promesse le 14 Juillet 1956, jour où il a retrouvé son peuple de souffrance et de courage, votre peuple, dans le Camp de Noisy-le-Grand (en France).

Depuis, le Père Joseph n'a cessé de parcourir le monde, de vous retrouver et de vous encourager dans votre engagement pour la dignité des plus pauvres. Grâce à vous et avec vous, il a tenu sa promesse d'aller voir tous les grands de ce monde pour leur partager votre courage, votre souffrance mais aussi vos espoirs. Quand il nous a quittés le 14 Février 1988, il savait qu'il pouvait avoir confiance, que nous continuerions ensemble ce chemin pour casser la misère et bâtir un monde de fraternité et de paix.

Ainsi, cette année, le 17 avril, Monsieur Javier Perez de Cuellar, Secrétaire Général de l'ONU, est venu se recueillir avec des familles du Quart Monde sur la Dalle inaugurée par le Père Joseph, le 17 Octobre 1987, qui commémore les victimes de la faim, de l'ignorance et de la violence. Il nous a rappelé ses deux rencontres avec le Père Joseph et a affirmé devant nous son engagement vis-à-vis des plus pauvres: «Je n'ai pour ma part ni pouvoir matériel, ni pouvoir politique, mais j'ai une force morale et cette force-là, je la mets au service de la cause dont le Père Joseph est le porteparole».

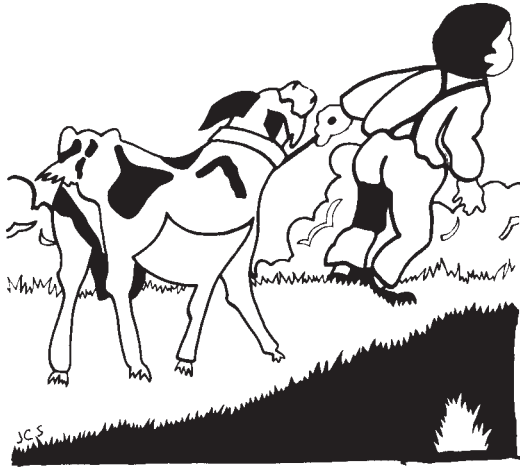
Aujourd'hui, nous continuons de réaliser ensemble la promesse laissée en nos mains par le Père Joseph. Ensemble, au nom de tous les pauvres du monde, au nom de l'espoir qui est dans nos coeurs, nous avons monté le 27 Juillet 1989, les marches du Vatican, et nous avons parlé au Pape JeanPaul II.

Vous allez chacun repartir dans vos pays d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Europe. Nous vous confions ces paroles du Père Joseph, ces mots pleins de force qu'il nous a laissés. Forts de ce message, vous irez rejoindre ces papas, ces mamans, ces enfants qui sont encore seuls aujourd'hui à cause de la misère. Vous irez leur dire qu'ils ne sont plus seuls. Vous leur partagerez votre conviction que la misère n'est pas fatale, qu'elle peut être détruite. Elle le peut puisque le Père Joseph nous a prouvé par sa vie que tout homme si pauvre, si démuné, soit-il, pouvait lever la tête. Vous serez les témoins de tous les pauvres du monde, qui se mettent en marche pour partager avec tous la fraternité, la justice et l'amour.

Nous, les volontaires, qui avons rejoint votre peuple grâce au Père Joseph, nous vous promettons de continuer avec vous ce chemin de fierté jusqu'au bout.

Méry sur Oise,
le 28 Juillet 1989

Le chardonneret était mort



Dès l'âge de quatre ans, j'ai gagné ma vie

Dès l'âge de quatre ans, j'ai gagné ma vie en allant répondre à la messe. C'était un métier pour moi parce que cela me permettait de pouvoir manger tous les matins à ma faim. Après la messe, nous avions un bol de café au lait et du pain. Et puis nous recevions aussi quelques sous chaque semaine.

J'ai obtenu ce gagne-pain grâce à la Sœur Augustine. Elle avait remarqué que mon frère et moi nous emmenions paître notre chèvre tous les jours, pour avoir du lait à donner à notre petite sœur. La Sœur Augustine s'intéressait à nous, à la santé de notre petite sœur, à Maman. Elle nous avait pris en amitié parce que nous étions de pauvres enfants.

Je me rappelle mon enfance. On avait ramassé dans la rue un petit chardonneret qui était blessé. On l'avait ramassé et recueilli chez nous. On l'avait mis dans une cage, on lui donnait des graines, de l'eau, on le soignait. On l'aimait bien et il chantait.

Et puis il nous arriva beaucoup de souffrance, beaucoup de peine : papa n'écrivait plus, on n'avait plus d'argent, on était vraiment dans la grande misère et on pleurait. Ma mère pleurait et nous, les pauvres enfants, on ne comprenait pas, on ne savait pas ce qu'il fallait faire pour elle. Moi, j'allais bien voler des fleurs pour lui apporter quelque délicatesse. Mais Maman restait là avec sa souffrance. Un jour, les choses sont allées mieux, il y a eu un peu de soleil. Alors, on a regardé la cage du chardonneret. Il était mort. Dans notre détresse, nous l'avions oublié.

C'est cela, la misère: ne jamais pouvoir être sûr de garder ceux qu'on aime.



Ma mère nous a rendus fiers

A un moment, nous étions tellement malheureux qu'on a proposé à ma mère que j'entre dans un centre pour orphelins pour apprendre un métier. Il faut dire aussi qu'on voulait m'éloigner parce que j'étais insupportable. J'allais voler des poires chez les voisins, je faisais tous les tours possibles et imaginables. Un jour, je suis entré avec un revolver à bouchon dans le café du coin, celui qui vendait le tabac et les cigarettes. Je me vois encore crier : «Haut les mains !» et prendre l'argent sur la table... J'étais vraiment l'enfant terrible du quartier. Je n'en manquais pas une.

Si j'étais né dans une société comme celle d'aujourd'hui, on m'aurait certainement mis en maison de correction. Le quartier était plutôt réticent et ma mère en souffrait pour l'honneur de la famille. On lui avait donc proposé de me mettre aux Orphelins d'Auteuil et tout le monde s'était activé. Puis, la veille de mon départ, ma mère a dit : «Non, tu n'es pas un orphelin, tu as une mère».

C'est grâce à ma mère que je me suis engagé auprès des familles les plus défavorisées. Elle était seule, elle avait 4 enfants, mon père était parti, mais grâce à elle, nous n'avons pas été malheureux. Nous avons été humiliés, mais elle nous a toujours remontés. Grâce à ma mère, nous avons une identité, nous étions quelqu'un dans le quartier. On nous appelait les «Kiki» à cause de notre nom.



Ma mère a toujours été aidée, d'une façon ou d'une autre, parce que malgré sa misère, elle est restée une femme honorable, une femme fière. Elle nous a rendus fiers, elle nous appris la fierté. Lorsque que quelqu'un nous manquait de respect, elle disait : «Non, je n'accepte pas». Elle s'imposait.

J'ai appris à saisir la chance

Je suis entré au Bon Pasteur pour aider à servir la messe, pour gagner un peu d'argent. Plus tard, j'ai travaillé avec Marie Louise, la bouchère : j'allais lui faire ses commissions tous les midis. Je rendais de petits services à droite et à gauche : j'ai toujours travaillé. J'avais treize ans, je crois, quand j'ai vu une pancarte sur la devanture de la pâtisserie: «On recherche un jeune pour apprendre le métier de pâtissier». Alors, je me suis présenté et j'ai dit : «Eh bien, moi, je pourrais être pâtissier».

La misère m'a appris à saisir la chance qui se présente : on peut faire beaucoup de choses si l'on est attentif aux événements, si l'on profite des circonstances et si l'on rencontre des hommes avec qui vivre le moment présent.

La misère m'a appris à ne jamais refuser ce qui nous est offert comme un don.

Je me suis engagé dans la J.O.C.

Un soir, je me promenais sur le pont, à Nantes et j'ai rencontré Edouard, un copain. Il me dit : «Ce soir, je vais à une réunion. C'est un curé qui mène ça, alors ce sera bon».

Je lui dis : «Tu sais, moi, je ne vais pas commencer à me mettre sur le dos un curé qui va me faire de la morale». Edouard me répond : «Mais non, c'est tout simple, viens donc voir !»

J'ai suivi Edouard à la réunion. Le Père Gerbeau m'a fait asseoir avec les autres. Il m'a regardé et m'a dit : «Tiens, toi qui es nouveau, Joseph, tu vas faire le compte rendu». Je n'écrivais pas tellement bien, je n'étais pas très instruit, mais c'était un honneur.

On a parlé de l'Évangile, de nos vies. Les jeunes ont parlé de la manière dont on les traitait à l'usine ou à l'atelier. Et cela me rappelait que moi, pâtissier, j'étais obligé de me lever au moins trois fois par semaine à 3 heures du matin, que je vivais dans une toute petite pièce pleine de punaises. Je me suis dit : «C'est vrai, on vit d'une drôle de façon. On se crève pour apprendre un métier et puis on n'est même pas logé comme il faut, parfois on est mal nourri».

Alors, ça m'a fait réfléchir. En faisant mon compte rendu, je me disais : «Ces jeunes-là, ce sont mes copains, ils sont comme moi, ils essaient de comprendre et de faire quelque chose». Je me suis engagé dans la J.O.C. (Jeunesse ouvrière chrétienne).

A ce moment-là, avec la J.O.C., on découvrait la tuberculose chez les jeunes. Je me suis lancé, moi aussi, sur les quais de la Fosse à Nantes à la recherche des jeunes qui étaient touchés par la tuberculose. J'allais les

voir. Nous avons même fait une pétition et je suis allé voir le maire de Nantes ! Bien sûr, nous avons été très mal reçus, mal compris. Mais nous avons refusé de sortir de la mairie jusqu'à ce que le maire déclare : «Je vais prendre cette chose en main, je vais y réfléchir».

C'est ainsi que je me suis remis à pratiquer, à prier aussi. Et un beau jour, j'ai dit au Père Gerbeau : «Écoutez, pourquoi je ne serais pas prêtre ?»



Prêtre de Jésus Christ

Quelqu'un que j'aimais bien, c'est Jésus Christ, parce qu'il avait été dans la misère. Il avait beaucoup souffert, il avait été piétiné comme nous, jeunes, l'étions. Nous étions dans la même condition. Mais lui aussi s'était acharné, il était têtu. Moi, ce que j'aimais dans le Christ et que j'aime toujours, c'est qu'il était têtu, non pas pour lui mais pour les autres.

Le Père Gerbeau s'est arrangé pour me faire entrer au séminaire. J'avais dix-sept ans et je me retrouvais dans la même classe que des enfants de douze, treize ans. C'était dur, très dur. D'ailleurs, je n'apprenais pas beaucoup. Mon souci, c'était ces gosses

des quais de la Fosse, cette jeunesse qui se perdait parce qu'on refusait de l'écouter. Je pensais à tous ces jeunes, je me disais qu'il fallait qu'ils se mettent debout, qu'ils crient non pas vengeance mais amour, qu'ils réclament la justice.

Après, je suis allé au régiment. Là aussi, j'ai distribué des tracts et des journaux. J'ai sauté par-dessus le mur pour aller voir les enfants à côté de la caserne et je me suis fait prendre plusieurs fois ! Ensuite, j'ai fait la guerre, j'ai été prisonnier et je me suis évadé.

J'ai toujours eu le sentiment que chaque personne était témoin de quelque chose, que sa vie était un témoignage.

Déjà, sur les quais de la Fosse, à Nantes, puis au régiment, ensuite quand j'étais curé de campagne, je m'occupais de ceux qu'on appelait «racaille». Pour moi, tous ces gens, même s'ils venaient de partout, formaient un seul et même peuple. Ce qui en faisait et qui en fait un peuple, c'est leur conscience commune de l'injustice qui pèse sur eux et leur lutte commune contre la misère quotidienne. Ils sont le petit reste de nos sociétés et ils sont des témoins : témoins de nos infidélités à nos croyances, à nos idéaux, à notre démocratie, mais aussi à notre appartenance à l'Eglise. Là, ils témoignent que le Christ nous a demandé de tout quitter - jusqu'à la mort - pour qu'aucun homme ne soit perdu.

Le Seigneur m'a donné une chance extraordinaire. Je n'ai jamais tellement cherché à faire des projets, ni à bâtir. J'ai toujours été très fidèle à l'écoute des événements et des personnes. On m'appelait «le prêtre de la racaille» mais on aurait pu m'appeler autrement puisque de toute façon, j'é-

tais quand même prêtre de Jésus-Christ.



J'ai été envoyé au milieu des très pauvres

Mon évêque, le Père Douillard, avait été mon curé à Angers. Il connaissait très bien ma mère et avait beaucoup de respect pour elle. Il m'avait beaucoup appris, surtout le respect des pauvres : il venait voir ma mère deux fois par an, une fois pour sa fête, une fois pour lui demander sa participation au denier du culte. Il ne venait pas donner, il venait recevoir.

Un jour, il m'appelle et me dit : «Voilà, je t'ai fait venir parce qu'il y a à Noisy le Grand un camp de 252 familles, peut-être 300 en comptant les clandestines. Plusieurs prêtres y sont allés et n'ont pas pu rester, les familles les ont chassés. Tu y vas si tu veux, tu restes six mois, un an, et tu reviens. Tu feras toujours partie du

diocèse». C'était voilà trente ans et je suis toujours du diocèse.

Quand je suis arrivé dans le camp de Noisy le Grand, j'ai tout de suite dit: «Ces gens ne s'en sortiront jamais. Il faut - et j'en ai fait la promesse- qu'ils montent les marches de l'Elysée (L'Elysée est l'habitation officielle du président de la République française), de l'ONU, du Vatican. Ils seront acceptés et reconnus par tous».

Cette promesse que j'ai transmise à tous les volontaires s'est réalisée. Le Mouvement est devenu d'emblée international, le premier jour où j'ai mis les pieds à Noisy le Grand.

Je n'avais pas un sou

Mme Escolle est alors venue s'asseoir à côté de moi et m'a adressé la parole : «J'ai mes enfants, je n'ai pas à manger». Moi, je n'avais pas un sou, je n'avais rien, rien. Le soir, je mangeais ce que je pouvais trouver chez les uns et les autres. Je lui dis : «Mais, Madame, je n'ai rien à vous donner, je ne peux pas vous donner ma soutane, quand même !» Elle m'a regardé et elle a vu que c'était vrai. Alors, elle s'est mise debout et a parlé fort : «Venez voir un curé qui est complètement fou, il n'a pas un sou !» Les gens se sont approchés et j'ai compris que ma force, c'était d'être prêtre au milieu d'un peuple.

C'est Mme Escolle qui m'a appris ce que j'allais pouvoir réaliser. Deux ou trois jours après mon arrivée, j'étais assis, regardant les gens passer. J'essayais de comprendre qui ils étaient et d'inscrire dans ma mémoire leur silhouette, leur visage, de façon à pouvoir les appeler par leur nom. Les enfants étaient autour de moi.

Obliger les hommes à s'aimer

J'ai toujours refusé de m'habiller en civil au milieu de la misère. A Noisy le Grand, je suis resté en soutane parce que je sentais que les familles étaient profondément attachées à ce que je représentais. J'étais prêtre d'une Eglise dont certains faisaient partie ; les autres pouvaient me dire non, pouvaient me rejeter, moi et ma foi. On m'a insulté, on m'a frappé. Cela ne faisait rien : j'étais prêtre au milieu des familles.

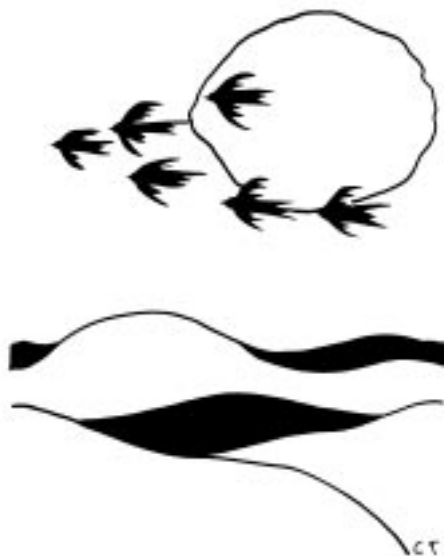
D'une certaine manière, ma parole reprenait celle du Christ : «Heureux les pauvres car ils verront Dieu, ils posséderont la terre». Ils ont déjà Dieu comme bien, ils sont absolument envahis de Dieu. Leur pauvreté est témoignage que l'œuvre divine peut s'accomplir s'ils crient non pas la haine, mais l'amour et forcent les hommes à s'aimer.

Les pauvres ont une parole à adresser au monde. Ils ont à dire que la justice n'est pas un bien pour certains, une faveur. Ils ont à dire que la justice est un droit et qu'aimer, c'est aussi un droit pour les pauvres comme pour les riches.

La mission des pauvres, c'est d'obliger les hommes à s'aimer. Nous avons le devoir d'aimer et donc de partager, de nous dépouiller pour que d'autres puissent grandir et aller devant nous. Nous devons accepter de nous mettre derrière, et d'écouter, de comprendre et d'aimer.

Toujours croire

Ma chance énorme, c'est de toujours croire que le Seigneur mettra sur mon chemin les gens qu'il me faut au moment où il le faut. Il me laisse aller jusqu'au bord du ravin et lorsque je vais tomber, il m'agrippe, il me saisit, il me reprend et il fait en sorte que quelqu'un arrive pour m'apporter la solution que je cherche. Cette solution, je ne m'angoisse pas de ne pas la trouver puisque je sais qu'au moment voulu, le Seigneur m'enverra les personnes qu'il me faut.



Des jeunes m'ont rejoint

L'amour est contagieux. Quand on aime vraiment, on trouve d'autres gens à aimer. On n'aime jamais seul. Les familles, dès le point de départ, nous ont aimés, cela est clair, parce qu'elles sentaient que nous étions sincères. Je dis bien «nous» parce qu'au fond, je n'ai jamais rien fait seul. Ce fut ma chance.

Dès le point de départ, des jeunes m'ont rejoint et sont restés avec moi. Erika était allemande. Après sa ren-

contre avec le Mouvement, sa vie a été complètement transformée ; elle est morte d'un cancer, il y a quelques années. Il y eut Bernadette, qui était athée. Et puis Anne-Marie, venue par hasard au camp de Noisy le Grand. Danoise, elle ne parlait pas un mot de français et moi, je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Je ne lui ai pas raconté d'histoires. Je lui ai dit : «Voilà votre chambre, voilà votre lit». C'était une espèce de baraque en bois qui croulait complètement, infestée de bestioles. Puis je l'ai emmenée dans les familles. Elle ne connaissait pas le français mais elle avait un tel sourire, un tel dynamisme que les gens la suivaient. Elle y faisait la vaisselle, la lessive, elle nettoyait la maison, c'était absolument extraordinaire. Après, Francine et d'autres sont arrivés...

Ces personnes n'étaient pas engagées dans des œuvres. Elles étaient libres. Elles avaient le cœur libre, les mains libres. Elles n'avaient rien dans les poches mais le cœur gonflé d'amour.

Une affaire de cœur et d'intelligence

Un beau jour, une diplomate néerlandaise, Alwine de Vos, arrive au camp de Noisy et me demande : «Qu'est ce que je pourrais faire ?» Je lui dis : «Organisez-moi un colloque à l'Unesco». Tout étonnée, elle me répond : «A l'Unesco ? Avec toute cette misère à soulager !» Je lui dis : «Vous savez, il ne suffit pas que les pauvres atteignent le cœur des hommes. Il faut qu'ils atteignent leur intelligence. Nous devons créer un institut de recherche pour forcer ceux qui ont le pouvoir de la pensée et de l'intelligence, le pouvoir religieux, politique... Oui, pour forcer ces hommes-là à connaître la misère, à comprendre

que la réponse à la pauvreté n'est pas seulement une affaire de cœur et de sentiment, mais aussi une affaire d'intelligence et de connaissance.

La misère est intolérable et il faut absolument vouloir la détruire. Mais pour la détruire, il faut la connaître. Le drame de notre société, hier comme aujourd'hui, c'est qu'on ne connaît pas le monde de la misère ; on ne s'imaginerait pas ce que vivent les familles qui la subissent. Tant qu'on n'aura pas compris cela, on ne s'engagera pas de façon honnête pour lutter contre la misère. C'est pourquoi j'ai dit à Mme de Vos : «Nous devons créer un institut de recherche».

Y aurait-il une seule famille en état de misère...

Savoir le nombre de gens qui vivent dans la misère, ce n'est pas l'important.

Y aurait-il une seule famille en état de misère, il faudra que l'humanité entière se dresse pour l'en délivrer. Ce qui est terrible, c'est le poids qu'on fait peser sur ces familles, c'est le désespoir qui parfois risque de pénétrer dans le cœur. Et lorsque le désespoir est entré quelque part, il est contagieux, il ne laisse plus aucune place à la lumière.

Il y a des maux qui ne guérissent que par la prière, la compréhension, l'amitié. Il faut que les familles sentent que nous sommes vraiment touchés, tellement touchés qu'au moins pendant quelques instants, notre vie va changer parce que nous les avons rencontrées. C'est de là, j'en suis sûr, que l'espoir peut renaître.

Sortir ensemble de la misère

Nous avons créé les Taponi pour que les enfants se sauvent entre eux, partagent et s'aiment entre eux.

Pour les jeunes, c'est la même chose. Pousser un jeune à apprendre un métier pour lui-même, en le coupant des copains, c'est en faire un isolé et ça ne fait avancer personne.

Nous, Atd Quart Monde, nous voulons que le milieu tout entier sorte de la misère, sinon personne ne sera délivré. Ceux qui auront monté seront récupérés par les autres et ils seront tentés d'oublier leur propre famille, les cités et les quartiers d'où ils viennent.

On les poussera à oublier en leur disant : «Toi, au moins, tu es quelqu'un, tu t'en es sorti par tes propres forces» ce qui n'est pas vrai, d'ailleurs. Ils finiront par dire : «Je ne dois rien à personne». Mais en réalité, nous devons tout aux autres, à la mère qui nous a nourri, au père qui nous a conçu, au milieu où l'on a vécu et qui nous a donné parfois la chance de rencontrer Dieu et les autres.



Le plus important, c'est la fierté

Le plus important, c'est la fierté. Il faut que les familles soient fières. Les mères sont des mères du courage, et elles doivent le savoir. Il faut que les pères soient fiers, même s'ils n'ont pas d'argent, s'ils n'ont rien mangé, s'ils n'ont pas de vêtements à se mettre même s'ils s'en vont au travail : à cause de cela, fiers.

Parce qu'ils auront cette fierté, ils réclameront le tout, à commencer par l'école pour les enfants. Une chose est sûre : la priorité, c'est les tout petits. Il faut apprendre aux petits enfants la fierté de leur milieu. Il faut leur faire aimer leur père et leur mère aussi profondément qu'eux-mêmes. Il faut leur faire aimer leurs petits camarades, leur milieu pour que jamais, ils ne l'oublient ou ne le rejettent.



Je n'ai jamais pu accepter...

Je n'ai jamais pu accepter que des hommes soient inutiles. C'est un drame et un scandale. Il n'est pas normal, même avec les difficultés que connaît notre société, qu'il y ait tant de chômeurs, que des enfants sortent chaque année de l'école, à seize ou dix-sept ans, sans savoir lire ni écrire ou à peine, et que des jeunes restent sans formation.

Il faudrait que l'on redonne du travail aux humbles. Il n'est pas normal que

des hommes puissent rester cinq, dix ans, sans travail; que des jeunes n'aient jamais connu la chance de travailler. Si cela existe, c'est parce qu'on l'accepte. Or, c'est inacceptable.

Il faudrait que les instituteurs, que les prêtres... reviennent dans la rue, revivent la condition des humbles et des petits. Il faudrait que ceux qui ont un savoir, un métier réapprennent de ceux qui n'ont pas ; que ceux qui ont un pouvoir, une responsabilité, se mettent en état d'infériorité et d'écoute.

Toujours réapprendre la misère

L'homme de la misère est considéré partout comme quelqu'un en trop. On n'attend rien de lui, on le croit à charge. On ne veut pas se rappeler qu'il a un message à livrer sur la justice, la liberté, la fraternité.

Nous ne pouvons pas rester enfermés dans notre Europe ou aux Etats-Unis. Déjà, en 1962, j'étais parti en Inde. Les pauvres nous appelaient... Ils nous attendaient ailleurs.

Alors, nous sommes allés au Guatemala, puis en Afrique, là où l'on nous demandait.

Nous nous disions : il faut qu'on réapprenne peut-être la misère. Il faut que nous redevenions, au milieu des pauvres, des gens sans pouvoir, des gens sans moyens, même pas celui de la langue. Il faut que nous redevenions tout à fait comme au point de départ, des gens dont on peut dire : 'Venez voir ce curé, il n'a même pas un sou !»

Debout et fiers

Dans les pays du Tiers-Monde, nous avons rencontré la même chose qu'en Europe et aux Etats-Unis. Des enfants qui étaient obligés de gagner leur vie dès l'âge de cinq ans, comme je l'avais été. Des enfants complètement privés d'enfance à cause de la misère. Des hommes absolument sans travail, des mères qui n'arrivaient pas à joindre les deux bouts.

Au milieu de la pauvreté générale, nous avons retrouvé la misère de chez nous, aussi âpre, aussi dure, aussi implacable, aussi mal comprise.

Et partout, nous avons retrouvé cette fierté, cette volonté de rester quand même debout et fiers.



Demain ne peut pas être comme aujourd'hui

Toute notre vie est prophétique, la vie des humbles, des sans pouvoir comme celle des autres. Nous avons tous reçu de Dieu ce don de témoigner que demain ne peut pas être comme aujourd'hui ; sinon, ce serait à désespérer.

J'ai confiance dans l'Eglise parce que toute son histoire a été mêlée à celle des plus pauvres, pour défendre

avant tout les faibles. Et cela non pas tant pour les soutenir et les entourer dans leur faiblesse mais pour faire vivre et éclater la force qu'ils portent en eux. C'est ça, la mission de l'Eglise.

La mission de l'Eglise est de permettre aux hommes d'entendre la parole des faibles.

Plus que d'autres, ils savent ce qu'est l'injustice parce qu'ils l'ont vécue. Ils savent ce qu'ils réclament. Plus que d'autres, ils savent ce qu'est la liberté, eux qui ont toujours été privés de la liberté. A cause de l'aumône, des soupes populaires, des banques alimentaires, ils ont toujours été et restent dépendants des autres, à la merci des autres.

Qui, mieux que les pauvres, peut nous dire ce qu'est l'amour, eux qui ont toujours eu des amours cassées ?

Amour et justice

Je ne suis pas découragé malgré l'étendue de la misère. Je suis passé par tous les chemins que prennent les pauvres aujourd'hui et qu'on leur impose toujours. J'ai pu transmettre une parole d'espoir : «La misère n'est pas fatale. Elle est l'œuvre des hommes. Les hommes portent en eux les moyens de la détruire».

Aucun homme n'accepte la misère. Et surtout pas, les plus pauvres. C'est pourquoi, nécessairement, elle sera détruite. J'en suis sûr. Et cela se fera non pas par la violence qui ne peut rien changer, mais par l'amour et la justice liés ensemble.

—o—o—

Biographie du Père Joseph Wresinski

Joseph Wresinski est né de parents immigrés, en 1917, (son père était polonais, sa mère espagnole), à Angers, dans un quartier pauvre de France. Il a grandi dans une famille marquée par l'exclusion et la grande misère.

Il devient apprenti pâtissier à l'âge de 13 ans. Il travaille comme pâtissier jusqu'à 17 ans. Un ami ouvrier l'entraîne dans la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (la JOC) et c'est alors que grandit en lui son rêve de devenir prêtre. Pour y arriver, à l'âge de 17 ans, il retourne sur les mêmes bancs d'école que des enfants de 13 ans.

En 1936, il entre au petit séminaire. Un an plus tard, le Père Joseph est appelé à l'armée pour son service militaire. Il est encore soldat quand la guerre est déclarée en 1939. Il est fait prisonnier de guerre en 1940. Il réussit à s'évader. Il reprend ses études au séminaire de Soissons. Son Evêque, le Père Douillard, l'ordonne prêtre à Soissons en 1946. Il a 29 ans.

Il est nommé vicaire à Tergnier, ville ouvrière. Pendant trois ans, il cherche à connaître, à découvrir et partager la vie des familles des ouvriers les plus pauvres de la région. En 1950, il est nommé curé à Dhuizel, il rayonne sur toute la France. Il prêche dans les paroisses. Il entraîne les jeunes, il crée des groupes de prière, toujours pour permettre à chacun de découvrir la souffrance des plus pauvres.

C'est en 1956 que son Evêque propose au Père Joseph d'aller rencontrer les 300 familles qui vivent dans la boue et dans la misère au Camp de Noisy-le-Grand, près de Paris. Face à cette souffrance, il



décide de lier sa vie à celle de ces familles, et avec elles, un an plus tard, il fonde le Mouvement Aide à Toute Détresse qui deviendra ensuite le Mouvement ATD Quart Monde. A partir de ce moment-là, l'histoire du Père Joseph se fonde dans l'histoire des familles du Quart Monde, et dans celle du Mouvement qu'elles inspirent.

Avec courage, il crée au cœur du bidonville de Noisy-le-Grand, une bibliothèque, un jardin d'enfants et une chapelle pour remplacer la distribution de soupe et de vêtements tellement humiliante. En parallèle, il veut s'attaquer aux causes de la misère en créant le premier Institut de Recherche sur la grande pauvreté, rassemblant des chercheurs de tous pays et de toutes disciplines.

Entraînés par sa conviction que la misère doit être détruite, dès 1960, les premiers volontaires de pays et de confessions différents le rejoignent. Avec ces hommes et ces femmes, il crée un Volontariat International qui compte en 2004 plus de 380 membres venant de 22 pays. Ils sont catholiques, juifs, protestants, bouddhistes, musulmans ou ne se reconnaissent d'aucune confession.

Pendant trente ans, le Père Joseph n'a cessé de rassembler autour de lui et autour des familles très pauvres dans le monde, des hommes et des femmes de tous milieux et de toutes options politiques et religieuses. En 1989, ils sont des milliers sur les 5 continents ayant accepté de bâtir une alliance avec les plus pauvres.

Le Mouvement d'enfants, Taporî¹, et celui des jeunes, Jeunesse Quart Monde², ont pu mobiliser enfants et jeunes aux côtés des adultes et des familles.

Rencontrant petits et grands, de l'humble famille dans sa case au chef d'état dans son palais, et jusqu'au Secrétaire Général de l'ONU, le Père Joseph a porté à tous le même message : «La misère est intolérable, il faut s'engager ensemble pour qu'elle cesse».

En 1987, deux événements ont marqué cette dernière année de la vie du Père Joseph :

- l'adoption de son Rapport «Grande Pauvreté et Précarité économique et sociale» par le Conseil économique et social³ de France. Véritable programme de lutte contre la pauvreté, ce Rapport inspire l'action des pouvoirs publics européens et acquiert une résonance internationale croissante ;
- le 17 Octobre 1987, ils étaient 100 000 sur le Parvis des Libertés et des Droits de l'Homme, à Paris (Trocadéro), lorsque le Père Joseph a posé une Dalle commémorant les victimes de la misère à travers le monde, appelant tous les hommes à s'unir pour détruire la misère. (voir encadré ci-dessous)

Le 14 Février 1988, le Père Joseph a été rappelé à Dieu. Il est enterré, à sa demande, sous la chapelle qu'il a construite à Méry sur Oise⁴, pour témoigner à tous de sa fidélité aux familles les plus pauvres, à tous qui s'engagent à leurs côtés et à Dieu.

Le 17 octobre 1987,
Des défenseurs des droits de l'homme et du citoyen de tous pays
se sont rassemblés sur ce parvis. Ils ont rendu hommage
aux victimes de la faim, de l'ignorance et de la violence.
Ils ont affirmé leur conviction que la misère n'est pas fatale.
Ils ont proclamé leur solidarité avec ceux qui luttent
à travers le monde pour la détruire.

« Là où des hommes sont condamnés à vivre dans la misère
les droits de l'homme sont violés ;
s'unir pour les faire respecter est un devoir sacré. »

Père Joseph Wresinski

(Les notes 1,2, 3 et 4 sont en page 14).

1– Tapori est la branche du Mouvement ATD Quart Monde créée en 1967 pour favoriser l'amitié entre les enfants de tous les pays, et de toutes origines, appartenances raciales, religieuses ou sociales.

A travers la **Lettre de Tapori**, publiée dans différentes langues, et grâce aux valises Tapori qui voyagent d'un pays à l'autre, s'enrichissant à chaque étape, les enfants partagent ce qu'ils vivent et ce qu'ils savent, et deviennent amis.

Consulter le site www.tapori.org

2– Jeunesse Quart Monde : consulter le site www.jeunesse-quartmonde.org

3– Le Conseil économique et social (CES) est la troisième assemblée en France. Son rôle est de conseiller le Gouvernement. Il est composé de 230 membres, nommés pour cinq ans, et représentants des organisations syndicales, patronales, agricoles, mutualistes etc... Il comprend aussi un groupe de 40 «personnes qualifiées» dans un domaine particulier et nommées par le Président de la République et le Premier ministre. C'est à ce titre que le père Joseph Wresinski a été nommé membre pour la première fois en 1979. Le CES a adopté le 11 février 1987 le rapport « Grande pauvreté et précarité économique et sociale » dont le père Joseph était le rapporteur. Ce document qui a eu un retentissement au delà de la France a situé la misère comme une violation des Droits de l'homme et a déjà posé la charpente et de nombreuses propositions de ce que devrait être

une loi d'orientation contre l'exclusion. En 1988, Geneviève de Gaulle Anthonioz a été nommée dans le même groupe des personnes qualifiées du CES. Elle a poursuivi le travail au travers de deux avis qui ont inspiré ce qui est devenu la loi d'orientation de lutte contre les exclusions du 29 juillet 1998. Après le vote de cette loi, en 1999, le Gouvernement a accepté de nommer Didier Robert pour cinq ans, toujours avec le même statut précaire de personne qualifiée. Cette étape représente une sorte de reconnaissance d'Atd Quart Monde, mais ce n'est pas un siège attribué dans la durée au Mouvement.

4– Méry sur Oise, avec Pierrelaye, Baillet et Orgerus constituent le centre international du Mouvement ATD Quart Monde. Ils constituent est un lieu :

- **de formation** des membres du Mouvement ATD Quart Monde,
- **d'accueil** de tous les amis engagés avec des personnes, des familles des communautés très pauvres aux quatre coins du monde pour échanger leurs expériences, apprendre les uns des autres,
- **de suivi de l'action** des équipes du Mouvement à travers le monde
- **qui rassemble les documents écrits et audiovisuels de l'histoire et des actions du Mouvement.** Ce fond documentaire permet un travail de connaissance des populations très pauvres, de compréhension des causes de la misère et d'élaboration de moyens pour l'éradiquer.

Illustrations : Catherine Theurillat, Denis Créton, Jean-Pierre Daud, Jean-Christophe Sarrot.
Réalisation : Mary Rabagliati.